

Délier les lieux sous la direction d'Hector Ruiz
Ce qui existe entre nous sous la direction de Sara Dignard

Jonathan Lamy

Numéro 267, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamy, J. (2019). Compte rendu de [*Délier les lieux* sous la direction d'Hector Ruiz / *Ce qui existe entre nous* sous la direction de Sara Dignard]. *Spirale*, (267), 65–67.

Partager l'espace de la page

Les livres sont des aventures. C'est encore plus vrai dans le cas de ceux qui ont plusieurs auteurs. Collectif, le livre devient une affaire partagée, une équipée. En poésie, la chose s'avère assez peu fréquente – du moins par rapport à d'autres genres littéraires, dont la nouvelle ou l'essai, où cela arrive plus souvent. S'il y eut tout de même des publications de groupe, comme *Le 11 septembre des poètes du Québec* (Trait d'union, 2002) et *Le Bonheur des poètes* (Écrits des Forges, 2007), les collectifs de poésie constituent une espèce plutôt rare. Ils semblent cependant s'être multipliés dans les dernières années, avec entre autres *Femmes rapaillées* (Mémoire d'encrier, 2016), où 41 autrices répondaient au célèbre titre de Gaston Miron, et le très soigné *Le cœur-réflexe* (Possibles éditions, 2017), où quatre femmes poètes ont écrit en écho à *Montréal brûle-t-elle?* d'Hélène Monette.

Dans ces titres, le livre agit comme un lieu de rassemblement, regroupant des textes poétiques autour d'un thème ou d'un défi d'écriture. Contrairement à l'anthologie, le collectif ne dresse aucun bilan, mais vise à saisir un moment et à stimuler la création. On œuvre ensemble à l'ouvrage pour que cohabitent des textes inédits, rédigés pour l'occasion. Parfois, le livre collectif prend plus d'ampleur ou s'inscrit dans un contexte plus large que celui fourni par ses pages. L'aventure peut ainsi se poursuivre dans le cadre d'événements, qui montreront l'esprit de corps d'une expérience en partage. *Conte-moi un poème* (Planète rebelle, 2004) et *Les bruits du monde* (Mémoire d'encrier, 2012) ont été pensés et présentés comme des spectacles littéraires ; ils sont disponibles en version *live* et en version livre (qui s'accompagne d'ailleurs d'un CD). L'aventure collective peut aussi débiter dès les premières notes d'écriture, ce qui est le cas pour *Délier les lieux* et *Ce qui existe entre nous*, deux entreprises littéraires où le territoire occupe une place centrale.

DÉLIER LES LIEUX

**SOUS LA DIRECTION
D'HECTOR RUIZ**

Triptyque, 2018, 100 p.



CE QUI EXISTE ENTRE NOUS

**SOUS LA DIRECTION
DE SARA DIGNARD**

les éditions du passage,
2018, 176 p.



ÉCRIRE SUR LES LIEUX

Pour le premier titre, les poètes prenant part au projet initié par Hector Ruiz ont écrit dans différents endroits du Plateau Mont-Royal. L'ouvrage est en étroite relation avec la démarche d'écriture *in situ* de La Traversée – atelier de géopoétique –, qui a produit différentes publications et « *carnets de navigation* », dont *Hochelaga imaginaire* (Figura, 2017). Poursuivant l'activité *Des rues et des langues*, présentée au Festival de la poésie de Montréal en 2016 et transposée quelques mois plus tard dans un dossier de la revue *Exit* (n° 85), *Délier les lieux* témoigne d'une « *expérience d'infiltration* », selon l'expression de son initiateur, Hector Ruiz. Réunissant au départ une équipée légèrement différente de celle de l'ouvrage paru chez Triptyque, le projet a d'abord pris la forme, en 2017, d'une lecture publique tenue au même festival et lors duquel le livre, un an plus tard, a également été lancé (incluant certaines versions remaniées de textes parus dans le dossier d'*Exit*). De son côté, Sara Dignard, qui a orchestré *Ce qui existe entre nous*, a dans un premier temps procédé à un jumelage entre poètes, les invitant à travailler en duos intergénérationnels. Elle formule ainsi la question à la source de ce collectif entièrement féminin : « *[Q]uel rapport les femmes que j'aime lire entretiennent-elles avec les lieux, les paysages et territoires qu'elles traversent, qui les traversent ?* » À la correspondance, ou à l'écriture à deux, s'ajoute une dimension physique, une rencontre lors de laquelle « *les participantes devaient s'inviter mutuellement sur un lieu d'écriture [...]* ». Comme dans le projet piloté par Hector Ruiz, écrire sur les lieux implique de réellement se rendre sur place.

Ces deux aventures participent également de la démarche respective des poètes qui en ont assumé la direction. Chez Ruiz, le lieu est ciblé, souvent lié à l'urbanité et à la déambulation. Il se présente généralement ainsi dans ses trois recueils, publiés au Noroît, ainsi que dans l'essai *Lire la rue, marcher le poème* (2016), qu'il a cosigné avec Dominic Marcil et fait paraître chez le même éditeur. À l'image de son livre *Le cours normal des choses*, paru aux éditions du passage en 2015 et prenant racine dans un hiver passé aux Îles de la Madeleine, Dignard propose, dans ce collectif, une vision du lieu en tant que paysage et en tant que territoire. *Ce qui existe entre nous*, au fil des échanges, retrace des parcours qui traversent le Québec et s'étendent jusqu'à la péninsule acadienne. Pour sa part, *Délier les lieux* oscille entre des emplacements montréalais intérieurs et extérieurs.

DES LIEUX À DÉLIER

Comme nous déliions nos jambes en marchant, nous déliions les lieux en les écrivant. Mais cela n'a rien d'évident, écrit Hector Ruiz en introduction. « *S'abandonner aux lieux ne va pas toujours de soi, même si c'est une démarche qui me semble nécessaire : quitter sa zone de confort, être à l'écoute des déplacements, tendu vers l'autre.* » Pour écrire les lieux, il ne faut pas simplement

***Délier les lieux et
Ce qui existe entre nous
sont des ensembles
choraux, certainement
polyphoniques. Leur
tout fait davantage
résonner la somme
de leurs parties.***

les observer, mais s'abandonner à eux. La première contribution du collectif, celle de Dominic Marcil, débute d'ailleurs par les mots « *j'essaie de me perdre* ». Toujours, « *quelque chose m'échappe* » malgré cet « *ensemble de codes* », qui forme les conventions d'un lieu comme Taverne Boudrias – Les Verres Stérilisés, qui n'a gardé que la deuxième moitié de son nom quand l'enseigne est tombée. À la librairie L'Échange, Hector Ruiz porte son attention sur quelques titres, mais surtout sur une porte cachée. En parcourant la section poésie, quelque chose lui échappe lui aussi : « *Je ne trouve aucun de mes livres, ça me soulage, mais je ne sais pourquoi.* » Geneviève Nugent explore les ruelles du quartier, ces petits îlots d'intimité affichée. Les lieux sont faits de ce qui se répète, alors que « *la ville devant / étend le linge sale / le même maudit souvenir / à perte de vue [...]* ». Et de ce qui se répète encore : « *La nuit les fenêtres allumées sont des femmes / bébé au sein / qui pleurent en même temps.* »

Au club de jazz Dièse Onze, Laurance Ouellet Tremblay éprouve aussi l'inquiétante familiarité des lieux, de tout lieu : « *[!] n'y a rien que je connaisse ici / rien que je ne connaisse pas non plus [...]* ». Embrassant l'ambiguïté (« *tout est impartageable et tout se donne* »), elle s'empare rigoureusement, avec « *la vulgarité de l'ivresse voilée par un enthousiasme / honnête et radical, sans pudeur* ». Félix Durand, au Kahwa Café, transcrit la rumeur « *des mains qui caressent les incendies* ». Les lieux où nous sommes

nous mènent ailleurs : « *Tu poses une main sur la tasse, l'autre sous la hache pour couvrir le ciel de lichen.* » On retourne à l'extérieur, « *sens dessus dehors* », avec Corinne Larochelle, qui « *offre une heure au pissenlit* ». L'autrice nous rappelle que la rue cache quelque chose et ressemble au ciel : « *Nuages au sol, mes pieds s'enfoncent à la recherche de bons os.* » Enfin, Maude Veilleux s'éloigne un peu du quartier pour se poster « coin Parc et Prince-Arthur ». Elle y dialogue avec ses souvenirs, avec un itinérant, même si « *je ne sais pas comment rendre compte d'un lieu / le lieu je suis dedans à condition que je sorte de chez moi / mais je ne suis jamais vraiment là / je suis partout dans ma tête* ».

L'ÉCRITURE ENTRE NOUS

Peu importe l'endroit où l'écriture se pose ou nous mène, nous habitons nos pensées, nous demeurons dans le geste d'écrire. C'est principalement cela « *qui existe entre nous* » : l'écriture. Dans l'ouvrage dirigé par Sara Dignard, des voix de femmes se répondent, se fondent, en écho ou à l'unisson. En ouverture, celles de Diane Régimbald et de Geneviève Gosselin-G. se mêlent inextricablement pour dire que « *les traces nous nomment* ». Deux mains se joignent : « *Chaque fois que le geste d'écrire grave / un mot un silence un labyrinthe de plus / ma main se pose / sur la tienne entend ce qui nous lie.* » Marie-Josée Charest et Louise Cotnoir dialoguent à propos de « *géographie intérieure* », l'une à la baie des Chaleurs, là où le fleuve Saint-Laurent devient la mer, l'autre près des îles de Sorel, là où le Richelieu s'y jette. Leurs propos baignent dans cette « *eau autour du cœur* ». Denise Desautels et Tania Langlais s'interpellent, commentent leurs œuvres : « *Je nous imagine une autre vie et, dans nos livres, moins de morts.* » Elles s'accompagnent dans le noir comme autant de lectures, bercent les mêmes enfants. Les textes ne portent pas de signature, comme dans la plupart des échanges, mais on devine bien qui écrit. On insiste sur le lien.

« *Je ne suis pas là, et toi non plus. C'est d'autre chose qu'il s'agit* », écrit Élise Turcotte en s'adressant à Laurence Veilleux, qui lui répond : « *Ce que je me vois chercher dans notre absence : une cachette.* » Ici, c'est le non-lieu, la « *géographie de rien* » qu'on explore. Par contraste, le territoire revêt une signification particulièrement forte chez les poètes autochtones Rita Mestokosho et Marie-Andrée Gill. Malgré un même attachement au Nitassinan, le pays innu, leurs écritures sont très différentes, l'une étant plus près de la spiritualité traditionnelle, l'autre évoquant « *les feux sacrés de guimauve noire* ». Dans « *Liberté actually* », une autre suite de poèmes qui se répondent, Sarah Marylou Brideau et Dyane Léger font résonner le chiac du Nouveau-Brunswick. La dernière dit : « *j'ai l'air d'une fée-sorcière breaking bad* », la première parle de « *tes yeux qui matchent tes portes d'armoires* ». Monique Adam et Geneviève Boudreau adoptent un autre rythme, choisissant de proposer chacune un petit groupe de textes (« *De tout temps les étoiles s'éteignent* » et « *Tout peut finir ici* »), plutôt que de s'échanger des poèmes comme on le ferait avec des

lettres. Dans son ensemble, *Ce qui existe entre nous* trouve en effet différentes stratégies pour rompre avec les habitudes extrêmement codifiées du genre épistolaire. Contrairement aux correspondances littéraires classiques, nous sommes ici en terrain beaucoup plus créatif, comme c'était aussi le cas dans le cadre de ce grand *makushan* piloté par Laure Morali qu'était *Aimititau ! Parlons-nous !* (Mémoire d'encrier, 2008), récemment réédité en format poche.

DES TEXTES ENSEMBLE

Quelque chose se construit au fil du livre, et le huitième duo, celui composé de Chloé Savoie-Bernard et de France Théoret, affronte nommément la rencontre autour de lieux marquants (une maison d'enfance dans Hochelaga-Maisonneuve et une école secondaire dans Saint-Michel) pour les questionner. Or, « *il n'y a pas de règle à la rencontre* », écrit Nicole Brossard autour de son échange avec Virginie Beauregard D. Il faudra inventer, comme l'exprime cette dernière, résumant d'une certaine manière la démarche du collectif : « *À force de faire des rencontres et des détours pour arriver à quelque chose comme la beauté ou le sens, nous finirons par nous égarer et laver les mots pour éveiller de nouveaux territoires.* » Sara Dignard et France Cayouette interviennent chacune dans le texte de l'autre, y ajoutant un passage, entre deux strophes, où l'on remonte « *le chemin lavé des tempêtes* » dans une « *parenté de voyelles et de vertèbres* ». Éclairant son processus d'écriture conjointe avec Ouanessa Younsi, Louise Dupré indique qu'« *il faut se laisser traverser par la voix de l'autre* ». Inventant l'histoire d'une petite fille qui pourrait porter leurs deux noms, leurs deux visages, elles parcourent ensemble « *les rues du passé, là où exister deviendra écrire* ».

Délier les lieux et *Ce qui existe entre nous* sont des ensembles choraux, certainement polyphoniques. Leur tout fait davantage résonner la somme de leurs parties. Dans ces deux livres, extrêmement généreux, défilent des moments privilégiés. À chaque texte, qu'on se balade sur le Plateau ou qu'on tisse une correspondance, quelque chose se passe, à la fois dans le réel et dans l'écriture. Aucun auteur et aucune autrice ne s'y trouvait dans un tête-à-tête avec sa propre solitude. « *Il est évident que nous existons simultanément et différemment dans ce monde* », écrit Nicole Brossard. Il faut dire cette évidence, la nommer, ne pas oublier que nous sommes quelque part, avec d'autres êtres de chair et de sens. Nous tissons des liens comme nous traçons des lettres, et inversement. Si, pour reprendre les mots de Geneviève Nugent, « *les lieux qui nous ont brisés ont tous la même lumière* », nous n'avons pas fini de la regarder miroiter sur la page.